

## Rapport introductif

Mouvements de peuples, ethnogénèse  
et transformation du monde ancien

Stefano GASPARRI

Les thèmes qui il me revient de présenter ici sont nombreux, fort vastes et à ce point liés les uns aux autres que les solutions apportées à l'un influent nécessairement sur les autres. Dans leur ensemble, ils renvoient au drame historiographique par excellence, à savoir la réflexion sur la fin du monde antique. En réalité, peu de thèmes ont été débattus avec autant d'intensité et de passion dans l'historiographie. Déjà vive dans les années 1980, la discussion a débouché vingt ans plus tard sur la proposition de solutions radicalement nouvelles, à tel point qu'elles ont semble parfois se situer à l'opposé du paradigme considéré auparavant comme dominant. Le débat s'est même enflammé au point de diviser profondément les spécialistes. Deux positions générales s'opposent : les uns parlent de la « chute de Rome », une expression qui, sous sa forme anglo-saxonne, *the Fall of Rome*, figure au moins dans deux livres importants publiés récemment par Peter Heather et Brian Ward Perkins ; les autres parlent en revanche de transformation du monde romain<sup>1</sup>. On sait que *Transformation of the Roman World* fut précisément le titre d'un grand projet de recherche européen développé dans les années 1990, qui a contribué de façon déterminante à donner une direction précise au débat le plus récent<sup>2</sup>.

Les partisans de la « chute de Rome » sont ceux que Guy Halsall a décrits, dans un brillant article bibliographique où il discutait plusieurs livres récents, comme les *movers*, c'est-à-dire les partisans d'une fin brusque

---

1. P. HEATHER, *The Fall of the Roman Empire. A New History of Rome and the Barbarians*, Londres, 2005 ; B. WARD PERKINS, *The Fall of Rome and the End of the Civilization*, Oxford, 2005.  
2. La présentation du programme de recherche a été faite par I. WOOD, « The European Science Foundation's Programme on the Transformation of the Roman World and the Emergence of Early Medieval Europe », *Early Medieval Europe*, 6 (1997), n° 2, p. 217-227. Les résultats scientifiques du programme sont consignés en 14 volumes, parus entre 1997 et 2004.

du monde antique qui serait advenue sous la pression des migrations barbares. À ceux-ci s'opposent, toujours selon la terminologie de Halsall, les *shakers*, qui mettent au contraire en évidence la transformation du monde romain du fait de facteurs endogènes, au sein desquels il faudrait d'ailleurs inclure les Barbares, qu'ils ne considèrent pas comme les porteurs d'une culture étrangère, mais comme déjà profondément intégrés au monde qu'ils s'approprieraient à dominer politiquement<sup>3</sup>. Il est quasiment impossible de ne pas rappeler ici la formule de Patrick Geary : « Le monde germanique fut peut-être la création la plus grande et la plus durable du génie politique et militaire romain », car elle met en évidence de façon extrême et paradoxale l'influence romaine sur les Barbares, laquelle les avait façonnés à leur image au moment où ils pénétraient dans les provinces de l'empire<sup>4</sup>.

Dans les deux camps, celui des *movers* comme celui des *shakers*, l'interprétation à donner aux conséquences de l'arrivée des barbares occupe le premier plan. Cependant, pour les seconds, dont l'opinion est désormais majoritairement répandue, celle-ci advient d'une manière bien particulière. Comme l'a bien remarqué Paolo Delogu, les partisans de la transformation considèrent comme caduque une polarité interprétative qui était devenue classique dans la pensée historiographique et avait divisé, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au moins, les diverses écoles historiques nationales, c'est-à-dire la polarité entre invasions et migrations, entre *Völkerwanderung* et grandes invasions<sup>5</sup>. En effet, l'idée même d'un déplacement de grandes masses de population est désormais refusée par la majorité des chercheurs.

Il faut souligner l'importance d'un élément fondamental pour toute cette discussion, c'est qu'elle concerne à la fois historiens et archéologues, et donc documentation écrite et données matérielles. L'usage combiné de ces deux types de sources, à quoi s'ajoute la grande masse d'informations nouvelles qui nous sont parvenues et nous parviendront encore des recherches archéologiques en cours, du Sud de la Méditerranée au Nord de la Scandinavie, constitue l'une des deux grandes révolutions méthodologiques qui ont été à l'origine du changement de perspective. Ce n'est pas par hasard que j'ai cité la Méditerranée et la Scandinavie. En effet, l'une des conséquences des nouvelles positions historiographiques, réunies

3. G. HALSALL, « Movers and Shakers : the Barbarians and the Fall of Rome », *Early Medieval Europe*, 8 (1999), n° 1, p. 131-145.

4. P. GEARY, *Before France and Germany. The Creation and Transformation of the Merovingian World*, Oxford-New York, 1988, p. 4.

5. P. DELOGU, « Introduzione : il v secolo come problema della storiografia », *Le trasformazioni del v secolo. L'Italia, i barbari e l'occidente romano*, éd. P. DELOGU, S. GASPARRI, sous presse.

sous le concept de « transformation », a consisté à étendre l'espace pris en compte bien au-delà des anciens confins de l'Empire romain en incluant dans l'étude la totalité du *Barbaricum*, jusque dans ses extensions septentrionales les plus lointaines.

La seconde révolution méthodologique qu'il nous faut considérer est connue sous le nom de *linguistic turn*, qui a transposé les méthodes de recherche et d'évaluation propres à la théorie littéraire dans l'analyse des sources écrites plus traditionnelles : les narrations historiques. Ces méthodes ont conduit à réduire fortement le crédit que l'on pouvait accorder aux informations factuelles fournies par les sources narratives. Ces dernières seraient en effet porteuses d'une vision très subjective et donc influencée par les sources de pouvoir qui les ont produites. Le rapport entre la réalité des faits et leur représentation devient de ce fait extrêmement problématique : il faut admettre l'existence d'un écran, d'une barrière opaque entre nous et les événements du passé<sup>6</sup>.

Il est évident pour tous que le fait de ne posséder sur les Barbares que des informations parvenues au travers du filtre de la culture classique des historiens et ethnographes grecs et romains introduit une distorsion de notre vision qu'il est difficile de surmonter tout à fait. Ceci ne doit cependant pas nous amener à nous délier systématiquement des textes sur les *origines gentium* (Jordanes, Grégoire de Tours, Bède, Paul Diacre, etc.)<sup>7</sup>. En effet, si nous laissons de côté les positions les plus radicales, nous devons reconnaître que le renouveau méthodologique lié au *linguistic turn* a contribué à approfondir la capacité à lire de façon critique les textes qui sont fondamentaux pour les questions qui nous intéressent, l'ethnogenèse et les migrations des peuples barbares<sup>8</sup>. En particulier, dans les travaux de Herwig Wolfram et de ce qu'il est convenu d'appeler l'« école de Vienne », dont Walter Pohl est actuellement le chef de file, les textes du haut Moyen Âge relatifs aux origines des peuples barbares ont assumé explicitement le rôle de *texts of identity*<sup>9</sup>. Cela signifie que leur but serait de construire

6. Pour ce débat, voir W. POHL, « History in Fragments : Montecassino's Politics of Memory », *Early Medieval Europe*, 10 (2001), n° 3, p. 343-354, avec bibliographie.  
7. W. GOSWART, *The Narrators of Barbarian History (A.D. 550-800). Jordanes, Gregory of Tours, and Paul the Deacon*, Princeton, 1988.  
8. M. COUMERT, *Origine des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental (550-850)*, Paris, 2007.  
9. W. POHL, « Ethnicity, Theory, and Tradition : A Response », *On Barbarian Identity in the Early Middle Ages. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, éd. A. GILLET, Turnhout, 2002, p. 221-239. Pour une opinion partiellement différente : A. PLASSMAN, « Mittelalterliche origins gentium. Paulus Diaconus als Beispiel », *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 87 (2007), p. 1-35.

une identité commune pour le groupe auquel chaque texte est destiné. Ils entretiendraient aussi un rapport complexe avec le pouvoir politique, qui les utilise à l'occasion pour fonder sa légitimation sur l'identité qu'il veut se construire. Il en va ainsi, par exemple, pour Théodelinde et Gundeperge, reines d'origine bavaroise, selon l'*Origo gentis Langobardorum*, et pour l'aristocratie du royaume lombard des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles<sup>10</sup>.

Revenons à la question des migrations. L'archéologie y a toujours joué un rôle fondamental, à travers l'analyse des sépultures de l'époque barbare. Jusqu'à ces dernières décennies, le postulat méthodologique dominant concernant l'étude des données archéologiques était le postulat historico-culturel, fondé scientifiquement par Gustav Kossinna dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Selon Kossinna, le mobilier funéraire était composé d'objets qui, dans des zones géographiques données, permettaient aux chercheurs de définir des « cultures archéologiques » spécifiques. Celles-ci auraient correspondu à des peuples bien individualisés, dont le nom pouvait ensuite être identifié en ayant recours aux sources écrites indiquant leur présence dans telle ou telle région. Ainsi, à une culture x correspondait un peuple x évoqué par César, Tacite, Jordanès ou d'autres auteurs. Par exemple, les mobiliers datés du I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ dans la zone de l'Elbe étaient automatiquement lombards, étant donné que Tacite affirme que ce peuple était présent dans cette région. De cette manière, en suivant les traces des mobiliers funéraires, on pouvait doter d'un passé très ancien des peuples barbares qui n'étaient parfois connus que par des sources littéraires bien plus tardives, et on pouvait surtout procéder à la reconstruction de leurs migrations. Aujourd'hui, cette posture est presque unanimement rejetée, mis à part quelques exceptions et quelques résistances, et plus personne ne considère que ce type de rapprochement, apparemment très simple, entre témoignages écrits et archéologiques est possible, si ce n'est

10. POHL, « Ethnicity, Theory, and Tradition... », *loc. cit.* n. 9, p. 229; *Origo gentis Langobardorum*, éd. G. WAITZ, Hanovre, 1878 (MGH SS rer. Lang.), p. 2-6.

11. *Eine hervorragende nationale Wissenschaft. Deutsche Prähistoriker zwischen 1900 und 1995*, éd. H. STEUER, Berlin-New York, 2001 (Ergänzungsbände zum Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, 29). Voir aussi : U. VEIT, « Ethnic Concepts in German Prehistory : A Case Study on the Relationship between Cultural Identity and Archaeological Objectivity », *Archaeological Approaches to Cultural Identity*, éd. S. SHENNAN, Londres-Boston, 1989, 2<sup>e</sup> éd., Londres-New York, 1994, p. 35-56; *Archaeology, Ideology and Society : the German Experience*, éd. H. HÄRKE, Francfort, 2000; S. JONES, *The Archaeology of Ethnicity. Constructing Identities in the Past and Present*, Londres-New York, 1997, p. 1-3, 14-21, en part. p. 21 : *Despite variations in the archaeological tradition of different countries, the culture-historical paradigm, in one form or another, has provided the dominant framework for archaeological analysis throughout most of the world during the twentieth century.*

de façon très limitée<sup>12</sup>. Après la publication du livre de Sebastian Brather, en 2004, on a abandonné l'idée selon laquelle il serait possible d'interpréter le mobilier funéraire en un sens ethnique pour arriver à identifier des groupes entiers ou même des individus inhumés de façon isolée avec un type particulier de mobilier funéraire, comme des Goths, des Lombards ou des Francs<sup>13</sup>.

La nouvelle façon d'interpréter les données archéologiques pose de sérieux problèmes aux historiens. En effet, elle met fin à un circuit logique simple : l'archéologie fournissait les preuves de ce que l'historien avait déjà élaboré et, inversement, cette dernière fournissait à l'archéologie le moyen d'interpréter ses données. Les deux disciplines travaillaient donc avec des méthodes et des résultats qu'elles empruntaient l'une à l'autre<sup>14</sup>. En conclusion, comme le soutient Walter Goffart, nous sommes contraints de renoncer aux traditionnelles flèches qui indiquaient sur la carte géographique les déplacements des peuples barbares<sup>15</sup>. L'évidence archéologique, telle qu'elle est aujourd'hui interprétée, ne peut certainement pas valider la thèse des migrations de masse. Une fois abandonné le paradigme historico-culturel, on tend donc aujourd'hui à diminuer fortement l'importance numérique des mouvements des groupes barbares.

D'un autre côté, l'archéologie ne permet pas, non plus, de nier la possibilité d'une migration<sup>16</sup>. En effet, il y eut bien des mouvements de population, et nous ne pouvons comprendre autrement les données des sources écrites. De tels mouvements ont accompagné les carrières militaires barbares et les rapports commerciaux entre l'empire et le *Barbaricum*, probablement le long des lignes de contact représentées par le Rhin et

12. Un exemple de cette résistance : V. BIERBRAUER, « Zur ethnischen Interpretation in der frühgeschichtlichen Archäologie », *Die Suche nach der Ursprung. Von der Bedeutung des frühen Mittelalters*, éd. W. POHL, Vienne, 2004 (Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 8), p. 45-84 ; et Id., « *Alboin aduxit Langobardos in Italia*. Langobarden nach der Einwanderergeneration : Verliert die Archäologie ihre Spuren im 7. Jahrhundert? », *Kulturwandel in Mitteleuropa. Langobarden-Auaren-Slawen*, éd. J. BEMMANN, M. SCHMIDT, Bonn, 2008, p. 467-470.
13. S. BRATHER, *Ethnische Interpretation in der frühgeschichtlichen Archäologie. Geschichte, Grundlagen und Alternativen*, Berlin-New York, 2004 (Ergänzungsbände zum Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, 42) ; Id., « Ethnische Identitäten als Konstrukte der frühgeschichtlichen Archäologie », *Germania*, 78 (2000), p. 139-177 ; et Id., « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology : The Case of the Alamanni », *On Barbarian Identity...*, op. cit. n. 11.
14. JONES, *The Archaeology of Ethnicity. The Migration Age and the Later Roman Empire*, Philadelphie, 2006.
15. W. GOFFART, *Barbarian Tides. The Migration Age and the Later Roman Empire*, Philadelphie, 2006.
16. G. HALSALL, *Barbarians Migrations and the Roman West, 376-568*, Cambridge, 2007, p. 10-19 ; voir aussi H. HÄRGE, « Archaeologists and Migrations : A Problem of Actitude? », *Current Anthropology*, 39 (1998), p. 19-45.

le Danube. Ce sont ces rapports qui ont fourni l'idée des facteurs de *push and pull*, inspirés par les exemples contemporains étudiés par la *migration theory*, qui a cherché à relancer l'hypothèse qu'il y eut bien une migration durant l'Antiquité tardive<sup>17</sup>. Les facteurs principaux auraient découlé de la défaite de quelques chefs et de leurs partisans dans les luttes politiques au-delà du *limes*, les vides de pouvoir qui se créaient dans les provinces romaines constituant évidemment les facteurs d'attraction principaux. Mais, si ces mécanismes semblent plausibles, comme l'est aussi le rôle de ceux qu'on appelle les *scouts* (ou éclaireurs), les « explorateurs » des nouveaux territoires – on pense aux envoyés de Clodion à Cambrai ou à ceux d'Alboin à Rome –, la question essentielle de l'importance numérique des nouveaux apports ethniques reste sans solution. On admettait traditionnellement, en se fondant sur les calculs déduits de la lecture des quelques mentions dispersées dans les sources écrites – par exemple, Procope pour les Goths de Théodoric –, qu'on pouvait les compter par dizaines de milliers de guerriers avec leurs familles, ce qui menait à des totaux atteignant 80 000 à 100 000 personnes en tout<sup>18</sup>. Les données archéologiques, même avant l'actuelle révolution interprétative, ne pouvaient guère s'avérer utiles à l'établissement de données chiffrées. Aujourd'hui, comme nous l'avons dit plus tôt, on tend généralement à diminuer le poids numérique des invasions. Même si je partage personnellement cette position, on doit tout de même admettre qu'elle découle d'une lecture *a priori* des sources, qui est certainement différente de la lecture traditionnelle, mais qui est également largement théorique.

Comme je l'indiquais au début de l'exposé, la théorie, qui se trouve en arrière-plan de cette évaluation limitée de l'importance numérique des Barbares et donc de l'impact des invasions sur le tissu social romain lui-même, est fondée sur une interprétation de l'identité ethnique des Barbares, elle aussi radicalement différente de celle qui était dominante il y a encore trente ans. C'est de cette théorie que nous allons nous occuper maintenant<sup>19</sup>. La question de l'identité ethnique des peuples barbares est

17. D. W. ANTHONY, « Migration in Archeology : The Baby and the Bathwater », *American Anthropologist*, 92 (1990), p. 895-913; HALSALL, *Barbarians Migrations...*, *op. cit.* n. 16, p. 417-447.  
 18. P. HEATHER, « Ethnicity, Group Identity, and Social Status », *Franks, Northmen, and Slavs. Identities and State Formation in Early Medieval Europe*, éd. I. H. GARPZANOV, P. J. GEARY, P. URBAŃCZYK, Turnhout, 2008, p. 17-49; pour les Goths, p. 43-44.  
 19. W. POHL, « Identität und Widerspruch. Gedanken zu einer Sinngeschichte des Frühmittelalters », *Die Suche nach den Ursprungen...*, *op. cit.* n. 12, p. 23-36.

sans aucun doute centrale. Ces dernières décennies, le concept traditionnel d'ethnicité selon lequel les *gentes* de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge auraient été des groupes homogènes du point de vue social et culturel, ayant en commun leurs ancêtres, mais aussi leur langue, leurs lois, leurs coutumes, leur religion, est en crise. Même si tout le monde ne soutient plus l'homogénéité biologique de tels peuples, comme c'était en revanche le cas jusqu'en 1945, leur ethnicité était tout de même définie comme objective, héréditaire. Il aurait donc été impossible d'en changer et elle aurait conditionné en profondeur les comportements des membres du groupe. Une vision de l'identité ethnique telle que celle qualifiée de « primordialiste », tendant à projeter dans le passé le modèle de l'État-nation propre au XIX<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui minoritaire<sup>20</sup>. Sur la base de l'influence de l'anthropologie – les travaux fondamentaux d'Edmund Leach et de Frederik Barth datent des années 1950 et 1960<sup>21</sup> –, la position qui prévaut aujourd'hui est « fonctionnaliste » et veut que l'ethnicité soit au contraire un fait subjectif, *a situational construct*, comme l'a définie Patrick Geary. L'identité ethnique peut changer et elle est soumise aux règles et aux mutations du discours et de l'action politiques<sup>22</sup>.

On ne peut manquer de rappeler le moment décisif que constitua la parution en 1961 du livre de Reinhard Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung*, dans l'évolution de l'idée que l'on se faisait des peuples barbares de langue germanique<sup>23</sup>. Je crois qu'il est inutile de revenir dans le détail à la théorie, bien connue, de Wenskus. Son mérite est d'avoir montré comment les *gentes* de la période tardo-antique étaient des peuples nouveaux, qui s'étaient formés par des phénomènes d'aggrégations et de divisions continues, survenues à la suite de leurs mouvements et de leurs actions politiques. Ainsi, malgré l'ancienneté de leurs noms, ces peuples des IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles étaient des peuples nouveaux. Le fait que ces peuples aient maintenu leur cohésion durant de longues périodes, qu'ils aient soutenu sans se désintégrer de durs conflits avec l'empire et aient ensuite réussi à fonder des royaumes dans les anciennes provinces romaines, le fait, enfin, comme on l'a rappelé, qu'ils aient porté des noms anciens amenait à se

20. HATSBALL, *Barbarians Migrations...*, op. cit. n. 16, p. 35-37.

21. E. R. LEACH, *Political Systems of Highland Burma: A Study of Kachin Social Structure*, Londres, 1954; *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organisation of Cultural Difference*, éd. F. BARTH, Bergen-Londres, 1969, p. 9-38 (Introduction) et p. 117-134 (Parthian Identity and its Maintenance).

22. P. GEARY, « Ethnic Identity as a Situational Construct in the Early Middle Ages », *Mittelungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 113 (1982), p. 15-26.

23. R. WENSKUS, *Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne, 1960.

demander ce qui avait pu assurer l'unité de ces groupes et pourquoi ils s'étaient référés à des traditions ethniques antiques. C'est pour répondre à ces questions que Wenskus élaborait sa théorie du *Traditionskern*, le noyau de tradition : une petite élite de personnes, membres de clans royaux ou aristocratiques, à même de conserver les anciennes traditions au fil des siècles et de transmettre à leurs partisans – qui varient profondément au cours du temps – un sens commun d'identité et d'appartenance à une *gens*. Cette théorie a été ensuite développée par Herwig Wolfram, et c'est au travers de ses travaux et de ceux de Patrick Geary qu'elle a été initialement connue dans la recherche, surtout anglo-saxonne – le livre de Wenskus n'a jamais été traduit –, où elle est connue comme la théorie de l'ethnogenèse, et c'est comme telle qu'elle occupe aujourd'hui la scène<sup>24</sup>.

Cette thèse a déchaîné ces dernières années une réaction très violente alimentée par l'« école de Toronto », dont le chef de file est Walter Goffart. Selon Goffart et ses élèves, les thèses de Wolfram – et avec lui de Pohl et de Geary, les deux autres cibles privilégiées de la polémique – seraient une reprise plus raffinée de la tristement célèbre *germanische Altertumskunde*, la « science des antiquités germaniques », que l'on croyait ensevelie pour toujours sous les décombres culturels du nazisme, qui l'avait portée à ses conséquences les plus folles<sup>25</sup>. Je crois qu'il est nécessaire d'éclairer ici cette polémique. Les groupes qui prennent part à la polémique – en réalité, celle-ci vient surtout de l'école de Toronto – appartiennent tous deux à l'ensemble de ceux qui soutiennent l'idée d'une transformation et non d'une fin rapide et brutale du monde romain sous les coups des Barbares : le désaccord tient à la façon de traiter de la « germanité » de ces derniers. Sur ce point, on peut accepter la critique adressée par le groupe de Toronto à l'encontre de Wenskus, qui affirme que celui-ci continue de suivre les vieux modèles de la tradition allemande, même si l'on reconnaît le fait qu'il a rejeté l'idée d'une unité biologique des Barbares. Cependant, une critique de ce type a déjà été faite de façon très poussée par Walter Pohl lui-même, qui a mis en évidence les limites de la théorie de Wenskus : avant tout, l'usage du terme *Stamm*, tribu, qui implique que ces tribus auraient

24. H. WOLFRAM, *Geschichte der Goten. Entwurf einer historischen Ethnographie*, Munich, 1979, trad., *History of the Goths*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1988; Id., « *Origo et Religio. Ethnic Traditions and Literature in Early Medieval Texts* », *Early Medieval Europe*, 3 (1994), n° 1, p. 19-38; P. GEARY, *The Myth of the Nations : The Medieval Origins of Europe*, Princeton, 2002.

25. GOFFART, *Barbarian Tides...*, *op. cit.* n. 15, p. 1-12; Id., « Does the Distant Past impinge on the Invasion Age Germans? », *On Barbarian Identity...*, *op. cit.* n. 9, p. 21-37; A. CALLANDER MURRAY, « Reinhard Wenskus on Ethnogenesis, Ethnicity, and the Origin of the Franks », *On Barbarian Identity...*, *op. cit.* n. 9, p. 39-68.



fait partie d'un peuple germanique unique dont il rappelle, avec justesse, qu'il n'a jamais existé; ensuite, le concept de *Gentilismus*, qui renverrait à une bien mal définie « force quasi métaphysique de changement »; un *gentiles Bewußtsein* (une « conscience ethnique ») qui aurait permis aux Germains d'avoir entre eux une cohésion à même de leur permettre de dépasser les Romains; encore, le caractère élitaire de la théorie du *Traditionskern*; enfin, l'absence des Romains dans le cadre interprétatif proposé par Wenskus<sup>26</sup>.

En effet, le groupe de Vienne a justement mis en lumière la profonde intégration culturelle entre Romains et Barbares, changeant de ce fait radicalement notre cadre interprétatif. Contrairement à ce qu'on pensait à l'époque de Wenskus, on considère aujourd'hui les Barbares comme la périphérie pauvre du monde romain, dont ils partageaient au moment des invasions les valeurs de classe et les symboles de prestige, surtout à travers l'exercice de la fonction militaire<sup>27</sup>. Et c'est ce qui explique l'existence de processus de transformation, certes violents, mais qui ne sont pas le symptôme d'une fin catastrophique de l'Empire romain sous les coups de groupes de Barbares foncièrement autres et aveuglément destructeurs. Il y aurait donc bien des éléments d'accord entre les deux positions, étant donné que Goffart défend, lui aussi, l'idée d'une transition quasi indolore. En revanche, le même Goffart pointe du doigt ce qu'il appelle les « éléments pré-ethnographiques » (c'est-à-dire non gréco-romains) qui, selon Wolfram et Pohl, seraient présents dans les textes des origines des peuples barbares. Il dénonce en effet, dans la mise en valeur de ces éléments – d'une façon franchement disproportionnée –, le moyen détourné par lequel ces chercheurs entendent réintroduire l'idée de l'existence d'une culture germanique ancestrale et unitaire<sup>28</sup>.

Rien de tout cela, cependant, ne transparaît à la lecture des travaux les plus récents du groupe de Vienne. Wolfram lui-même a en effet abandonné désormais la théorie du *Traditionskern*. Celle-ci a fait place, à la suite des travaux de Walter Pohl, à l'idée d'un *loose set of groups and networks*, qui auraient été impliqués dans des « pratiques ethniques » par le biais desquelles les traditions se seraient transmises selon des modalités diverses, et pas nécessairement par une élite restreinte, comme le montre bien, d'après

26. POHL, « Ethnicity, Theory, and Tradition... », *loc. cit.* n. 9, p. 224-225.

27. GAUVY, *Before France and Germany...*, *op. cit.* n. 4, et W. POHL, *Die Germanen*, Munich, 1998.

28. GOFFART, « Does the Distant Past... », *loc. cit.* n. 25, p. 21-37.

Pohl, l'exemple des Slaves. Il faut certes admettre que tout n'est pas encore clair à propos de la façon dont de tels éléments anciens – ne venant pas de la tradition gréco-romaine – se seraient transmis au fil du temps. Les modalités selon lesquelles s'explique l'adoption de noms antiques pour les peuples ne sont pas non plus limpides. Il paraît en effet insuffisant d'écrire que *there were all sort of stories around*, tout comme de dire que le public s'attendait à entendre des histoires qui parlaient de Scandinavie, des trois navires des guerriers migrants, des dieux et des héros, parce qu'il les connaissait et les avait en partage, et que c'est pour cette raison qu'elles devaient nécessairement être insérées dans les récits d'origine. Sans vouloir pour autant ressusciter le *Traditionskern*, le rôle de ce que Pohl appelle la *royal agency* – le roi et son entourage – semble, selon moi, toujours plus significatif dans la construction de ces *texts of identities*. Je suis d'ailleurs tout à fait d'accord avec le même Pohl quand il écrit que, de toute façon, la strate pré-ethnographique qui serait présente dans les récits d'origine ne joue pas un rôle fondamental dans la création de l'identité des nouveaux peuples qui allaient dominer l'Occident post-romain<sup>29</sup>. Qu'elles aient été inventées pour tout ou partie, ces traditions auraient en tout cas pour fonction de construire une identité qui permettrait aux nouveaux peuples d'affronter les défis que leur présentait le nouveau monde romain dans lequel ils s'étaient installés. Le destin différent des armées de Stilicon, Aetius et Odoacre, qui s'étaient dissoutes à la mort de leur chef, par rapport à celles d'Alaric, Théodoric et Alboin, qui élirent en revanche d'autres rois et demeurèrent plus ou moins unies, indique que les *strategies of distinction*, mises en pratique par les élites gothiques, franques ou lombardes, avaient transmis à leurs guerriers un sens d'appartenance et de partage d'un passé commun que les troupes romaines normales n'avaient pas, même lorsqu'elles étaient constituées pour bonne part de Barbares<sup>30</sup>.

Une fois abandonnée la théorie du « noyau de tradition », et donc nécessairement redimensionnée aussi l'importance de l'*ethnogenesis theory*, il reste encore du travail pour mieux comprendre certains phénomènes. L'aspect récent des traditions des *gentes* barbares, leur rapport étroit avec Rome et leur nature pluriethnique et ouverte sont des données désormais acceptées par la majorité des chercheurs. Même la fluidité du concept d'ethnicité est largement admise, ainsi que sa nature continuellement

29. W. POHL, « Telling the Difference : Signs of Ethnic Identity », *Strategies of Identity*, éd. W. POHL, Leyde-Boston-Cologne, 1998, p. 17-69, cit. p. 67 ; ID., « Ethnicity, Theory, and Tradition... », *loc. cit.* n. 9, p. 229, 232-234.

30. *Ibid.*, p. 234.

renégociable, dans la mesure où il explique les tensions et les contradictions évidentes que l'on retrouve dans les récits proposés par les sources traitant de la pluralité des origines des Francs, des Goths, des Lombards<sup>31</sup>.

Malgré toutes ces considérations, il demeure cependant difficile de changer d'identité ethnique. Dans une partie de la littérature récente, on a peut-être trop dévalorisé son poids et son importance, au point d'y voir une réalité évanescence et totalement malléable. L'application intégrale de ce modèle au haut Moyen Âge se retrouve dans le livre de Patrick Amory sur l'Italie ostrogothique<sup>32</sup>. Pour Amory, l'identité ostrogothique est simplement une *ethnographic ideology* qui résulte de l'action de la cour de Théodoric, qui tendait à consolider autour d'elle la caste dominante et ses privilèges. On pouvait entrer et sortir de ce groupe selon l'évolution des rapports politiques, sans que cela soit lié à un quelconque type d'identité ethnique. Cette dernière n'aurait donc pas beaucoup d'importance comme facteur d'interprétation historique. Walter Goffart, dans son dernier ouvrage, *Barbarian Tides*, adopte la même position<sup>33</sup>. Si le fait d'être goth implique des privilèges importants, politiques et surtout économiques, pourquoi ne pas penser que celui qui faisait partie de cette caste ne se considérait pas lui-même comme un Goth? En outre, l'interprétation d'Amory n'explique pas pourquoi une part importante des guerriers goths s'est battue jusqu'au bout contre les Byzantins, ou pourquoi les clercs de l'Église arienne de Ravenne revendiquaient encore leur identité gothique en 551, sous domination byzantine<sup>34</sup>.

L'identité ethnique demeure un élément fondamental d'interprétation des événements liés à la transformation du monde romain. Le problème n'est pas d'en nier la valeur, mais d'étudier comment celle-ci s'est formée par la confluence de divers éléments, qui n'étaient certes pas des éléments ancestraux, héritage immobile d'un passé lointain, mais des éléments dynamiques se transformant sous l'action de forces diverses. Durant la période qui nous intéresse, l'ethnicité fut sans aucun doute utilisée

31. Un bilan sur la question de l'ethnicité : W. Pohl, « Archaeology of Identity : Introduction », *Archaeologie der Identität*, Vienne, sous presse.

32. P. Amory, *People and Identity in the Ostrogothic Italy, 489-554*, Cambridge, 1997.

33. Goffart, *Barbarian Tides*... op. cit. n. 15, p. 1-12; p. 226 : *Though they fought over, they must all have been Italian-born, perhaps of Italian-born parents [...] The ethnic tradition that these Goths had, whatever it was and however real, could not be transmitted into an effective polity detached from Roman roots.*

34. Hevner, « Ethnicity, Group Identity... », loc. cit. n. 18, p. 33.

par les nouvelles élites barbares, qui prirent le pouvoir dans l'Occident romain, comme un instrument utile pour renforcer la cohésion interne des groupes militaires. Elle devint donc centrale dans le domaine de la communication politique, au point qu'à l'empire se substituèrent des royaumes « ethniques ».

Il est bien difficile de tirer les conclusions d'un débat qui, sur tous ces thèmes, reste largement ouvert. On peut cependant insister sur certaines idées. Avant tout, reprenons la question de la transformation ou de la fin du monde antique, qui est, comme on l'a dit au début de l'exposé, à la base de tout le débat. Il est évident que l'importance que nous accordons à l'identité ethnique des peuples barbares, si elle conditionne notre reconstruction des invasions, constitue en même temps les prémisses obligées pour décrire la transition entre Antiquité et Moyen Âge. Si les Barbares constituaient des armées pluriethniques de fédérés de l'empire et si ceux-ci ont mis en place des royaumes post-romains dans les anciennes provinces de l'empire, alors nous n'avons pas affaire à une fin brutale mais à une transformation, caractérisée par des éléments de continuité importants. Personnellement, je considère que cette interprétation est globalement juste.

Une autre donnée qui émerge avec toujours plus de clarté concerne l'importance du milieu de l'armée tardo-romaine elle-même : c'est elle qui est le creuset où se forment les identités barbares des *gentes* qui envahissent l'Occident romain<sup>35</sup>. Cela revient à localiser le lieu privilégié de la formation de ces groupes le long des confins de l'empire eux-mêmes, du Rhin au Danube, ou même dans ses provinces, là où le pouvoir romain s'était le plus affaibli. Et c'est sur ce point que l'archéologie peut être importante en identifiant dans ces régions l'émergence de nouvelles élites qui auraient pu constituer les groupes dirigeants des mouvements d'invasion des IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. C'est ce que tente de faire par exemple Florin Curta à propos des Slaves, qui représentent un champ d'investigation vers lequel on devra nécessairement se tourner si l'on veut comprendre dans son ensemble le phénomène de transformation du monde romain. Dans son

35. HALSALL, *Barbarians Migrations...*, *op. cit.* n. 16, p. 101-110; voir aussi Ph. VON RUMMEL, *Habitus barbarus. Kleidung und Repräsentation spätantiker Eliten im 4. und 5. Jahrhundert*, Berlin-New York, 2005; Id., « Where have all the Vandals gone? Migration, Ansiedlung und Identität der Vandalen im Spiegel archäologischer Quellen aus Nordafrika », *Das Reich der Vandalen und seine (Vor-)Geschichten*, éd. G. M. BERNDT, R. STEINACHER, Vienne, 2008, p. 151-182; p. 163 : *Im literarischen Sinn barbarisch war auch die militärische Kleidung der militia, die [...] deutlich zeigte, wer zur vandalischen Führungsschicht gehörte und wer nicht.*

l'ouvrage *The Making of the Slavs*, Curta a identifié, par le biais de trouvailles funéraires le long des confins balkaniques de l'Empire byzantin, les traces de l'apparition au VI<sup>e</sup> siècle d'une nouvelle élite guerrière, qui coïncide avec l'apparition du nom « Slaves » dans les sources byzantines<sup>36</sup>. Il ne s'agit pas ici d'une reprise de la théorie de Kossina, bien au contraire. En effet, l'apparition de cette élite n'est pas envisagée comme une preuve de l'arrivée d'un nouveau peuple venu d'une lointaine partie d'origine inconnue – on avait pris l'habitude depuis l'époque romantique d'évoquer la Vistule –, que les sources byzantines auraient enregistrées passivement. Elle découle bien plutôt de transformations au sein de la société balkanique, dues tout d'abord à ses rapports commerciaux et militaires intenses avec l'empire, puis à leur brutale interruption à l'époque de Justinien. Ce dernier érigea une série de forts le long de la ligne du Danube pour protéger ses arrières alors qu'il se lançait dans l'aventure méditerranéenne en Italie et en Espagne. À la suite de cela, les élites barbares nord-danubiennes se seraient coalisées, donnant naissance à une concentration de forces qui pressait les frontières de l'empire pour réactiver les réseaux – de circulation, de richesses et de rang – qui s'étaient interrompus et sur lesquels était fondé leur propre pouvoir. Les Byzantins donnèrent à ces groupes le nom de Slaves, pour les distinguer des Avars. En somme, l'ethnogénèse slave, pour Curta, ne débute pas dans les marécages de la Vistule, mais prend forme à l'ombre des forts de Justinien. Leur nom leur est d'ailleurs donné par les observateurs politiques et militaires byzantins.

J'ai accordé beaucoup de places aux conclusions de Curta, parce que celles-ci, même si c'est au prix de quelques acrobaties méthodologiques<sup>37</sup>, développent avec efficacité les thèses qui avaient été proposées une dizaine d'années plus tôt pour les Barbares de langue germanique. L'action des fonctionnaires byzantins ressemble à celle des Romains le long du Rhin à partir de l'époque de César, qui fut le premier à parler des Germains en les distinguant des Celtes. On retrouve les mêmes alternances d'hostilité et de collaboration, et la même exigence de se mettre en relation avec quelques chefs en qui on peut avoir confiance, en identifiant et en classifiant la réalité barbare au-delà des confins. Si un groupe barbare déterminé devient l'objet de communication politique, romaine ou byzantine, il peut donc porter un nom, qui lui est cependant attribué de l'extérieur. Du reste, la

<sup>36</sup> F. Curta, *The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, c. 500-700*, Cambridge, 2001, p. 190-310.  
<sup>37</sup> Voir Id., « Some Remarks on Ethnicity in Medieval Archaeology », *Early Medieval Europe*, 15 (2007), n° 2, p. 159-185.

majeure partie des identifications dont nous disposons sont faites explicitement de l'extérieur, et cette circonstance ne peut être ignorée, car elle laisse dans l'ombre l'intensité et la force de l'auto-identification ethnique, et finit par représenter un problème méthodologique très sérieux. Si les sources romano-byzantines attribuent une identité ethnique claire aux élites barbares qui agissent aux confins de l'empire, elles le font parce que c'est un instrument utile pour classer, comprendre et, si possible, contrôler des réalités qu'elles voient agir de façon compacte, mais qui n'ont pas forcément au départ une réelle identité ethnique. Leur but n'est pas ethnographique, mais politique<sup>38</sup>.

Comme nous l'avons déjà dit, on réduit fortement l'importance numérique des invasions, si l'on considère que l'ethnogenèse est un phénomène qui a eu lieu à une époque proche de celle des invasions, le long des confins ou même à l'intérieur des confins. Cela ne veut cependant pas dire que l'on donne moins d'importance à la brutalité de l'impact barbare sur les structures civiles de l'empire. En effet, les positions excessivement continuistes, comme celles de Jean Durliat et de Walter Goffart, paraissent difficilement soutenables<sup>39</sup>. Il s'agit de positions datées, mais Goffart les a récemment proposées de nouveau avec force, bien qu'elles dénaturent le grand apport de son œuvre, c'est-à-dire les raisonnements qu'il avait proposés il y a presque trente ans sur les *techniques of accomodation*<sup>40</sup>. Il est donc bon de rappeler aussi combien ces interprétations reposent sur des fondements ténus dans les sources<sup>41</sup>.

Au contraire, on ne peut ignorer les éléments qui rappellent combien les transformations subies par le monde romain ont été lourdes de conséquences. Ceux-ci ont été bien mis en évidence par Brian Ward Perkins qui a décrit dans un livre récemment paru la chute verticale que connurent dans les premiers siècles du haut Moyen Âge de nombreux référents en matière économique : production agricole et industrielle, qualité du tissu urbain, circulation monétaire, démographie, production écrite<sup>42</sup>. D'un autre point de vue, il est intéressant de voir que le rôle clef des

38. ID., *The Making of the Slavs...*, *op. cit.* n. 36, p. 74-119.

39. J. DURLIAT, *Les finances publiques. De Dioclétien aux Carolingiens (284-888)*, Sigmaringen, 1990; W. GOFFART, *Barbarians and Romans, A.D. 418-584. The Techniques of Accomodation*, Princeton, 1980.

40. GOFFART, *Barbarian Tides...*, *op. cit.* n. 15, et ID., « Frankish Military Duty and the Fate of Roman Taxation », *Early Medieval Europe*, 16 (2008), n° 2, p. 166-190.

41. Pour une critique des positions continuistes : C. WICKHAM, « La chute de Rome n'aura pas lieu », *Le Moyen Âge*, 99 (1993), p. 107-126.

42. WARD PERKINS, *The Fall of Rome...*, *op. cit.* n. 1, p. 87-168.

Barbares émerge à nouveau de façon surprenante dans un livre d'histoire économique, *The Framing of the Early Middle Ages* de Chris Wickham, une gigantesque fresque des transformations socio-économiques entre Antiquité et Moyen Âge, qui évite délibérément tout le débat auquel a été consacrée cette intervention<sup>43</sup>. En effet, c'est la conquête de l'Afrique par les Vandales qui représente pour Wickham le facteur décisif qui déclenche la crise méditerranéenne en mettant fin à l'approvisionnement en matières premières et au considérable transfert de richesses qui allait auparavant de l'Afrique du Nord aux régions centrales de l'empire par le biais de la levée fiscale pour entretenir les capitaux, la bureaucratie et l'armée<sup>44</sup>. Le résultat de ce coup d'arrêt, qui a entraîné aussi par ricochet la crise des commerces privés, qui voyageaient depuis toujours dans les convois publics, est la division de l'Occident. Ses différentes régions connaurent dès lors des destins divers liés à la force du tissu productif et démographique, et à celle des armées stationnées dans les provinces. C'est à ce moment, par exemple, que la Gaule commence son ascension en Occident, grâce à la plus grande force de son agriculture et de sa démographie, et en raison de l'importation du poids de l'armée du Rhin<sup>45</sup> : un événement qui survient au moment même de la transformation, au sens ethnique, franc, de ces mêmes troupes. Le livre de Wickham est bien une preuve supplémentaire du fait que les Barbares, leurs mouvements et leur action politique se trouvent au centre de toute réflexion sur le passage de l'Antiquité au haut Moyen Âge, car ils en sont un facteur décisif.

Stefano CASPARRI  
Università Ca' Foscari, Venezia

43. C. WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, 2005.

44. *Ibid.*, p. 87-93, 708-711.

45. *Ibid.*, p. 77, 176-177.